

En quête d'or dans les ruelles

par Catherine Legeay

Otilie referma la porte de la maisonnette du 22 de la Ruelle d'Or. Le libraire à qui elle venait d'acheter des éditions rares, et d'en discuter longuement entre amateurs éclairés de l'œuvre de Kafka, lui fit un petit signe de la main derrière le carreau. Elle en fut émue et se demanda si elle ne retournerait pas le voir pour lui demander de l'aide. Son visage aimable et souriant était le premier qu'elle croisait de toute cette journée chaotique d'arrivée à Prague : l'avion avait une heure de retard, son bagage avait été égaré, elle n'avait pas trouvé la station du bus qui menait en ville et dû prendre un taxi conduit par un chauffeur renfrogné qui l'avait déposée presque brutalement sur la place Mariánské. Traînant son bagage, attendant un message de son hébergeur, elle s'était mise en quête de la ruelle d'or mais l'après-midi s'étirait, sans qu'elle eût une solution d'hébergement pour la nuit.

Elle descendit vers le Pont Manès pour regagner le centre-ville et prendre le tramway. À l'arrêt étaient massées des foules de gaillards slaves à l'œil dur, de jeunes femmes blondes à l'œil noir tendu vers l'arrivée du Numéro attendu. C'était confortable, de se laisser porter sur ces rails infaillibles, qui conduisaient, droit devant, vers leur destination. Otilie s'aperçut à l'annonce de Malostranská, qu'elle s'était trompée de direction, et se dirigeait à l'opposé de sa destination. Une destination aléatoire, qu'elle ignorait, mais au moins gagner le centre-ville n'était pas une erreur. Elle suivit en dernière minute le troupeau docile qui descendait à cette station pour s'égailler dans les rues adjacentes. Elle traversa de façon périlleuse la chaussée et les rails pour rejoindre l'arrêt d'en face. Elle n'avait pas eu le temps de rappeler Stepan. Le vent qui ne faiblissait pas semblait porter des bribes de nouvelles inaudibles aussitôt dispersées par les rafales. Elle rechercha autour d'elle, un hôtel à la portée de ses moyens. Mais le réseau Internet était faible, et les voyageurs consultables envoyaient d'abord de prétentieuses et agressives publicités qui retardaient l'accès aux informations recherchées. Le temps de voir défiler des plages déclarées paradisiaques et des villes illuminées où étaient servis des cocktails colorés, et le réseau faiblissait au moment où apparaissait l'adresse d'un hôtel à proximité. Otilie monta dans le tram sans avoir récolté aucune information rassurante.

Pourquoi ce Stépan ne répondait-il pas au téléphone ? C'est lui qui devait l'accueillir, dans l'appartement qu'il avait partagé deux ans plus tôt avec l'amie d'Otilie, Marie-Ève, étudiante en histoire de l'art à ses côtés à l'Université de Prague. Marie-Ève avait laissé entendre qu'il y avait eu une « histoire » entre Stépan et elle au moment du départ d'un de leurs colocataires. Était-elle si sûre de lui, de l'accueil favorable qu'il ferait à sa camarade pour ces quelques jours dans la ville d'Or ? En tous cas, il ne répondait pas. Marie-Ève avait assuré qu'elle la tenait au courant, et pour l'heure, en cette fin d'après-midi, Otilie n'y voyait pas plus clair. Elle était contrariée de s'être éloignée de la ruelle d'or et du libraire, une intuition profonde l'aimantait vers les hauteurs de Prague. La Vltava s'était assombrie, toujours chargée toutefois de vedettes de croisière où s'époumonnaient des touristes excités. Enfin l'écran s'alluma pour annoncer un message de Stépan :

« désolé, je travaille toute la journée au supermarché Bella de la gare, je peux te retrouver sur le quai du métro Florenc, ligne B direction Zličín pour te passer les clés. »

Otilie consulta plusieurs fois son plan pour ne pas se tromper de direction, et parcourut le trajet en métro pour retrouver Stépan qui avait assuré se tenir sur le quai en brandissant un plan de métro. Elle le rencontra facilement ainsi qu'il l'avait indiqué. C'était un beau garçon

élançé et aux cheveux clairs ras sur une nuque solide. Pas étonnant qu'il eût séduit sans peine Marie-Ève, pensa Otilie. Il bredouilla une excuse avant de lui expliquer sur le plan où elle devait se rendre, sans proposer de l'y accompagner.

— Tu descends à Mùstek, après c'est facile, et tu seras seule dans l'appartement. Je récupérerai les clés à ton départ, ici sur le même quai, mardi c'est ça ? Tiens, j'ai des places pour toi.

Il sortit deux billets froissés de sa poche et les lui tendit fièrement :

— Pour un spectacle, ce soir, au Théâtre Karlin, c'est tout près, fit-il d'un geste du pouce levé vers l'escalier de la sortie du métro. Et demain, une réservation pour le musée Mucha, à dix heures et demie.

Otilie ne pouvait envisager d'en profiter : ni du spectacle le soir même alors qu'elle voulait s'installer, et redoutait de s'aventurer seule en un lieu inconnu et ni le lendemain où, à l'heure qu'indiquait le billet du musée, elle avait rendez-vous au Musée national. Mais elle le remercia, et le vit se fondre presque aussitôt dans la foule compacte et disciplinée vers la sortie. Elle s'en fut par le premier métro pour rejoindre sa destination, soulagée et inquiète. La nuit était tombée et il n'y avait plus d'or, seulement du sombre, du noir profond et menaçant.

/

Dans l'appartement confortable dont elle jouirait pour elle seule, Otilie reprit courage. Elle s'en fut dîné d'une saucisse aux pommes de terre et d'une bière avant de remonter péniblement à pied les cinq étages. En s'approchant du lit, elle contempla les cadres présentant les affiches de Mucha sur les saisons : un printemps frais en enjôleur, un été voluptueux aux fruits mûrs, un automne serein aux ors doucement ternis, un hiver aux blancs froids suggestifs. Cela remplacerait la visite offerte par Stépan, dont elle ne pourrait pas profiter.

Au-dessus du lit qu'avait sans doute occupé Marie-Ève, une autre affiche moins facile à voir attira son attention : elle représentait un Enfant Jésus bénissant aux boucles blondes. Elle trouva sur la table de chevet une image pieuse et une prière, qu'elle n'eut même pas le temps de lire avant de sombrer dans le sommeil. La fatigue du voyage, le bouleversement de ses repères lui valurent une nuit profonde, agitée de rêves compliqués et troublants. Mais elle s'éveilla avec un certain entrain, dans l'attente presque sacrée du rendez-vous au Musée national. Les bourrasques d'air glacé venues à sa rencontre dans la rue ne la découragèrent pas, et elle se posta à dix heures moins cinq devant l'entrée du Musée. À l'ouverture, elle fila vers l'accueil et présenta son accréditation à une employée mal réveillée qui la tendit à sa collègue un peu plus avenante. Celle-ci secoua la tête et lui dit en un anglais approximatif que le document n'était pas valable pour accéder à la bibliothèque. Elle secoua entre le pouce et l'index vernis de noir le précieux document et consentit à appeler un spécialiste. Elle reposa le combiné, faisant comprendre que personne ne répondait, et s'occupa d'autres visiteurs qui se pressaient derrière Otilie.

Otilie se mit en retrait et observa le grand hall, patiente et confiante. L'employée maussade qui vint à sa rencontre, identifiant immédiatement la chercheuse ou journaliste française à son allure générale, demanda à voir ses documents et lui dit d'un ton froid, dans un mauvais anglais :

— Ma supérieure est absente aujourd'hui, je ne peux pas vous faire entrer. Il n'y a qu'elle qui peut vous donner accès au Jenska Codex...

— Mais je suis venue exprès, protesta Otilie, et j'ai rendez-vous. Ce matin... je ne suis à Prague que pour quelques jours !

L'employée secoua la tête, fière et hautaine de se trouver gardienne d'un règlement sous une masse de règles qui l'oppressaient sans doute elle-même. Elle lui rendit ses papiers et lui proposa de téléphoner le lendemain matin pour savoir si sa supérieure avait repris le travail. Elle tourna les talons, sans un sourire ni un mot d'encouragement.

Otilie mit du temps à se ressaisir. Elle faillit courir derrière l'employée, pour lui demander... quoi ? le mur de son dos et le claquement de ses talons sur le marbre du hall d'entrée décourageaient toute velléité de scandale. Les solides piliers du hall et sa monumentalité ajoutaient à la sensation d'écrasement dans un cadre où aucune transgression n'était possible. Embrassant d'un regard la voûte, l'escalier, elle y trouva une réponse : elle irait au Musée Mucha ! Elle reviendrait l'après-midi au musée national. Elle prit avec précaution le tram, vérifiant scrupuleusement la direction et le nom des stations. Elle avait gardé les billets de Stépan dans la poche et jeta celui du théâtre pour la séance de la veille.

Le musée Mucha était presque vide. Elle fut réconfortée par la succession d'affiches de spectacles, de produits de luxe, de champagnes et de biscuits français et rêva longtemps devant la « Rêverie », ses entrelacs de fleurs, la chair claire lumineuse bien que sans un bijou, le regard perçant et distant de la jeune fille, les volutes du décor en arrière-plan. La princesse Hyacinthe avait, quant à elle, un sourire énigmatique, et l'artiste en auto-portrait semblait perplexe et tourmenté. Après y avoir passé toute la fin de la matinée, Otilie décida de monter sur la colline pour aller voir les vitraux de Mucha à la cathédrale Saint-Guy après être repassée au musée national. Elle pourrait retourner à la ruelle d'Or. Elle se sentait hardie, décidée, plus à l'aise avec les transports en commun. Elle descendit dans le métro où, distraite, elle oublia sa direction et se laissa porter quelques stations plus loin, car y descendait un groupe de Français dont la conversation animée laissait entrevoir une destination intéressante. Étreinte de solitude et de froid, elle suivit le groupe sans s'y agglomérer, jusqu'à la Maison municipale dont le temps d'admiration de la façade fut minuté par leur guide. Ils entrèrent dans le hall et Otilie leur emboîta le pas. Le guide leur indiqua les restaurants en prévenant que « non, ce n'est pas là que nous allons prendre un café » et les conduisit au premier étage pour leur présenter la voûte, puis le salon du Maire où Otilie eût aimé s'attarder, Mucha y ayant peint l'essentiel : encore du sombre et du rutilant mêlés en allégories de la Concorde et de la Liberté. Un touriste français du groupe qui haussait le cou pour en voir les détails se fit rappeler à l'ordre. Ils descendirent au sous-sol, où les tableaux de céramique peinte accrochaient le regard, mais de façon fugitive, car il fallait se regrouper à l'entrée du café pour être admis, et Otilie se glissa derrière eux pour esquiver la file d'attente, s'assit à la table voisine, de sorte qu'elle tournait le dos au groupe mais pouvait suivre leur conversation. Une femme d'une soixantaine d'années, et son époux assis en face, commentaient en se disputant les visites faites le matin, et le programme de après-midi.

— On n'aura pas le temps d'aller voir l'Enfant Jésus à Notre Dame de la Victoire ? se lamentait la femme auprès du guide.

— Non, madame Duhirel, cet après-midi nous allons au monastère de Strahov, les places sont réservées.

— Très bien, railla le mari, tu auras ton église quand même, tu verras ton Jésus une autre fois.

L'épouse vexée se renfrogna et Otilie sortit discrètement, ragaillardie par le café, émerveillée du décor de vitraux et de mosaïques qui magnifiait l'obscurité du sous-sol.

Au Musée national, un autre employé refit la même procédure, semblant toutefois de meilleure volonté. Et la même procédure aboutit au même résultat : la directrice des réserves était absente, il ne savait pas quand elle reprenait le travail, personne d'autre n'était autorisé à lui donner accès au précieux ouvrage conservé dans les réserves. Une amabilité naïve lui fit toutefois quitter son comptoir pour mener Otilie jusqu'à la librairie du musée et expliquer à la libraire ce que voulait Otilie, munie de son accréditation. La libraire n'était pas non plus de mauvaise volonté mais secoua la tête : elle donna à Otilie une référence d'ouvrage et inscrivit sur un papier à en-tête du musée le nom de deux librairies de Prague. Otilie remercia, acheta une babiole de musée pour sa mère, et s'en fut, bafouillant des remerciements, et à nouveau bredouille.

Elle songeait au monastère de Strahov : ne faudrait-il pas qu'elle y montât elle aussi, si elle trouvait encore porte close au Musée national ? L'évangélaire de Strahov plutôt que le Codex d'Iéna ? De la couleur, des pierreries, du luxe et de la splendeur catholiques plutôt que les planches sombres et controversées du Codex hussite ?

Elle remuait ces pensées en reprenant le métro, le cœur battant. Affamée, gelée, découragée, elle resta un moment sur le premier quai atteint en sous-sol, ne sachant où se diriger. De la corbeille à papiers placée à côté d'elle, dépassait un tas de petites images multicolores, avec une tête d'enfant. Elle fut comme aimantée par cette petite tête aux boucles peintes à l'or qu'elle commençait à connaître, au doux sourire quoique l'effigie fût chiffonnée. L'ayant extrait de la poubelle, elle contempla le petit visage de cire et son habit de cérémonie rouge vif, lut la prière au verso, traduite en anglais : l'Enfant Jésus, encore. Elle ne croyait pas aux termes de l'invocation proposée, mais s'y mêlaient des souvenirs de catéchisme ancien, avec le baume réconfortant de paroles sacrées pleines d'espérances : « Plus vous m'honorez, plus je vous favoriserai ».

Elle parvint ainsi à prendre une décision. Elle n'irait pas à Strahov, pour ne pas ressentir devant l'évangélaire son échec avec le Codex d'Iéna. Elle allait retourner voir le libraire de la ruelle d'Or. Lui serait là, ouvert, bienveillant, plein de sa science discrète et solide, il l'aiderait pour son accès à la bibliothèque du Musée. Elle passerait par Malá Strana voir les maisons d'Or : celles de l'Agneau, de la Carpe, du Cerf, du Cygne, du Lion... elle connaissait bien le chemin désormais ! Elle n'avait pas eu le temps, la veille, d'entrer au parc Vojanovy Sady : elle y ferait une petite halte avant d'attaquer la montée.

Elle s'y trouva au milieu de touristes et d'étudiants profitant des derniers rayons du soleil de l'après-midi. Un paon perché sur ses élégantes et graciles pattes s'approcha d'elle, cherchant pitance, son plumage rassemblé en une longue traîne parsemée d'ocelles brillantes. Dans les poches d'Otilie, il n'y avait que l'image froissée de l'Enfant Jésus de Prague. Pas la moindre miette de nourriture. Mais les paons semblaient l'avoir élue pour parader devant elle, leur gorge bleue ultramarin bombée sous le bec, leur roue épanouie en un mouvement de danseuse exhibant une mosaïque toute de verts profonds et d'or.

C'était cela, Prague : un mélange troublant d'or étincelant et de noir obscur : les ors venus de Thrace, quelques arpents plus à l'Est, transformés en mosaïques colorées par du travail d'alchimiste, ou en vitraux aux teintes si profondes que le regard n'en pouvait épuiser toute la profondeur, et le noir du fer aux circonvolutions dessinant de solides rambardes, des grilles puissantes aux pointes acérées et triomphantes, des garde-corps protecteurs des mondes effrayants de l'intérieur et de l'extérieur. Était-ce l'or qui protégeait le sombre, ou le sombre qui protégeait l'or ? Parfois, c'était le sombre qui étincelait, comme dans le regard de Franz Kafka, et l'or qui s'affadissait, comme dans les décors d'arrière-plan des affiches de Mucha, où jeunes femmes voluptueuses et triomphantes prenaient toute la lumière sur fond de brume et de nuit.